

au-dessous du titre de ses cantiques. Beaucoup viennent tout droit des salles de danse et des lieux de plaisir.

Des cantiques, il en avait composé, et abondamment, dès le séminaire de Saint-Sulpice. Il en compose le long des routes qu'il arpente de son grand pas à journées perdues, au cours aussi de ses nuits de fièvre et d'insomnie. Qui sait même si, pendant ses interminables oraisons, une ritournelle continuant à lui bourdonner importunément dans la tête, la prière ne lui monta jamais du cœur aux lèvres avec une rime au bout ? Toujours est-il que nul homme de Dieu n'aura imprimé au martèlement d'un rythme plus de vérités éternelles dans la mémoire du peuple. Jamais, pour louer le Seigneur et célébrer sur des airs faciles et connus et dans une langue impeccable, accessible pourtant aux plus simples, le Christ, la Vierge, les Saints et les Anges, les mystères chrétiens, le triomphe de la Croix et le splendide cortège des Vertus, un tel Pindare ne s'était levé dans l'église de Dieu sous le ciel de France, Pindare que peuvent railler des lettrés, trop lettrés pour être capables de rivaliser avec lui si l'envie leur en prenait, mais dont nos populations de l'Ouest répètent, depuis deux siècles et demi, les couplets avec la même ferveur et la même allégresse.

Ainsi donc, à le confronter avec sa tâche, Montfort, cet homme singulier qui déconcerta tant de ses contemporains et que ses biographes modernes, parfois pourtant fins psychologues, trouvent si facilement outré, bizarre, extravagant, incompréhensif, apparaît aussi exactement fait pour cette tâche que, dans un corps vivant, l'organe est fait pour sa fonction. Rien en moins, rien en trop. Or, cherchez dans l'histoire ; en dehors des grands envoyés de Dieu, ministres de sa miséricorde ou de sa colère, où trouver un cas semblable ? Plus un homme est doué et sa fonction importante, plus il est difficile qu'ils s'accordent parfaitement. Ou bien c'est la fonction qui, sur tel point, dépasse l'homme, ou bien c'est l'homme qui, sur tel autre, dépasse sa fonction. Chez les plus comblés que de notables insuffisances à côté de ressources inutilisables et partant plutôt nuisibles parce qu'elles sollicitent l'homme à négliger sa tâche. Apôtre populaire, Montfort n'était si parfaitement ajusté à la sienne, si bien fait sur mesure, que parce qu'il était l'homme d'une vocation.

CHAPITRE XVII

L'HOMME DU CONCRET

- I. — L'homme-spectacle chez qui tout parle et qui fait tout parler.
- II. — L'homme aussi des pratiques extérieures.

I. — L'HOMME-SPECTACLE

Il est remarquable que ni Blain ni Besnard, qui ont essayé de comprendre leur héros, n'eurent idée de se demander si tout ce qu'on lui reprochait tant ne provenait pas d'un fond de nature commun avec l'ensemble de ses goûts et de ses tendances. En le comparant sur le point du spectaculaire aux vieux prophètes d'Israël, ils s'étaient pourtant l'un et l'autre engagés dans la bonne voie. Leur erreur fut d'attribuer uniquement à l'inspiration divine, sans tenir compte du tempérament, « les actions extraordinaires et même écrit Blain (ch. XLIV), en apparence ridicules » de ces voyants de l'Ancienne Loi, comme si, pour être éloquent, le langage d'action demandait moins de dispositions naturelles que le langage parlé. Certes, ce n'étaient pas des hommes médiocrement doués, de pauvre imagination et de froide sensibilité qu'un Elie, un Elisée, un Isaïe, un Jérémie, un Ezéchiel, ces merveilleux metteurs en scène.

Blain croirait faire injure à ces grands hommes et à ceux de nos saints qui leur ressemblent en cela et leur imputer un manque de simple bon sens que de ne pas donner au seul mouvement de l'Esprit de Dieu certains de leurs comportements. « Combien, écrit-il, y a-t-il dans ceux que l'Eglise reconnaît pour saints de faits singuliers qu'on ne peut attribuer qu'à l'inspiration divine et qui tomberaient sous la censure et le blâme s'ils n'avaient pas eu pour principe une impulsion secrète et puissante du Saint-Esprit ». Sans doute pense-t-il aux coups d'audace

par lesquels se distinguait si fort M. Grignon et à telle ou telle de ses innovations en matière d'apostolat. Il cite la Société des Vierges, qui ne manqua pas en effet de censeurs parmi le clergé.

Pour justifier les méthodes d'enseignement visuel qu'affectionnait l'homme de Dieu, Blain (ch. LXVIII) invoque l'exemple de Michel de Nobletz. Les tableaux et peintures de ce génial missionnaire, expliqués d'ailleurs pour l'ordinaire d'une façon savoureuse, ont ravi pendant plus de trois siècles, en Basse-Bretagne, les auditoires de mission. Les anciens n'en parlent encore aujourd'hui que pour regretter qu'on ait renoncé à leur emploi. Montfort n'utilisa le procédé que pour illustrer les mystères du Rosaire, dont il avait fait peindre quinze images (1). Blain, qui nous a montré, une page plus haut, le missionnaire allumant, devant de petits gueux qu'il vient de catéchiser, un feu de paille avant de leur parler du feu de l'enfer, ne voit dans ces diverses pratiques d'enseignement par les yeux que les industries d'un apôtre qui s'abaisse pour être entendu d'esprits simples et grossiers. Soupçonne-t-il que, dans l'occurrence, M. Grignon céda aussi à la pente de son génie ? Dans les pages où il prend la défense de ces sortes de méthodes, rien ne le donne à penser. Et cependant il va nous représenter le missionnaire s'y prenant de la même façon pour inculquer le précepte des renoncements évangéliques, non plus à des rustres et à des enfants, mais à des gens du monde et sur un chapitre particulièrement délicat. Aux trois lignes qui précèdent le récit du mémorialiste, il est clair que celui-ci ne tient pas tellement à faire un honneur à son ami de cette façon d'instruire.

« ... Taisez-vous ici, raison humaine, l'Esprit de Dieu qui se plaît à se cacher sous des dehors vils et des actions méprisables, la grâce qu'il y attache cautionne son approbation.

« Après donc que notre missionnaire industriel dans l'art de gagner, eut distribué aux petits et aux pauvres le pain de la sainte parole, il voulut la porter aux riches, en particulier. Les ayant à cet effet assemblés dans la salle du curé de la localité, prêt à parler, il demanda une aiguille et du fil. Cette demande si mal placée parut ridicule à ceux qui ne le connaissaient pas. Comme M. de Montfort persistait dans sa demande, le curé, qui ne s'y attendait pas, murmurait et n'était, je crois,

(1) Grandet, p. 400 et p. 314.

pas le seul. Enfin ayant en mains une aiguille fine et du gros fil, il cherchait à faire passer l'un dans l'autre et, ne pouvant y réussir, il en forma le plan de son discours, en prenant ce texte que Jésus-Christ a consacré dans son Evangile. Il est plus difficile qu'un riche entre dans le ciel qu'un câble entre par le trou d'une aiguille. « Voilà, dit-il, l'oracle de Jésus-Christ. Le ciel et la terre passeront, mais ses paroles ne passeront point. En vain le monde annoncera-t-il des maximes contraires ; en vain la chair et la nature s'accorderont-elles à les autoriser ; en vain l'enfer se soulèvera-t-il et remuera-t-il tout pour les renverser, l'oracle est infaillible, il est impossible qu'un riche entre dans le royaume des cieux. Il continua, dans le reste de son discours, à leur montrer le danger des richesses, l'abus qu'on en fait, l'usage qu'on doit en faire, la manière d'en sanctifier la possession par le dégagement du cœur et la pauvreté d'esprit, par l'aumône, la prière et les bonnes œuvres ».

Et Blain termine par la remarque que nous avons déjà citée et qui montre bien que le saint, en recourant à cette manière d'enseigner, n'avait point à forcer, par condescendance, son talent, mais qu'il s'y trouvait comme dans son élément. « Dans ces rencontres, écrit-il, l'homme de Dieu s'abandonnait aux transports de son zèle ; rien de plus tendre, de plus vif, de plus touchant que ce qui sortait de ses lèvres. Chaque parole pénétrait l'âme et avait pour ainsi dire la teinture de l'Esprit de Dieu. Sa voix, son visage, ses gestes, ses raisons avaient quelque chose de divin et de cette vertu puissante qui sait éclairer les esprits aveugles et dompter les cœurs rebelles ». Manifestement le dévot acteur était le premier pris à son jeu, tellement l'action symbolique, la mise en scène, touchait chez lui la corde sensible.

Seules les belles et si émouvantes cérémonies où le missionnaire excellait trouvent sans réserve grâce aux yeux de Blain. Si l'on écoutait ceux qui les blâment « la religion, écrit-il, serait bien vite dépouillée de ses cérémonies et les églises de leurs images. Mais en voulant nous réduire à un culte plus saint et plus pur, ils nous auraient bientôt rapprochés de celui des calvinistes ».

Quant aux pratiques d'ascèse de M. Grignon, sa vie à la Providence, ses jeûnes, veilles, disciplines et autres macérations, nous avons vu qu'il les tenait, en dépit de M. Leschassier, comme étant « du bon esprit ». Ce qui ne veut pas dire qu'il

approuvait ses grandes démonstrations de vertus. Sur cet article, il pensait comme les sulpiciens. C'étaient là des indiscretions qui attiraient à son ami tant d'épreuves. Il y reconnaissait le fait de la nature ; mais, loin de voir dans cette disposition un don de Dieu bien propre à édifier le peuple et à valoir du crédit au missionnaire, il la déplorait comme un travers.

Le P. Besnard, lui, — nous avons cité son texte — rapporte indistinctement à l'Esprit de Dieu, tout ce que la conduite de notre saint présentait d'extraordinaire. Ses grands mouvements de zèle, ses audacieuses interventions, s'expliquaient par une impulsion divine, et son genre de vie par un choix délibéré, fait à la lumière d'en-haut, des moyens de conversion qu'avaient employés les Apôtres. En tout cela il ne donne aucune part au tempérament. Mais du moins a-t-il cet avantage sur Blain de reconnaître que les pratiques si voyantes de l'ascète étaient ordonnées dans la pensée de Dieu à des fins apostoliques.

Mais le P. Besnard se fût-il, sur ce dernier point, trompé lui aussi qu'il serait en partie excusable. Il ne pouvait savoir pour quelle œuvre extraordinaire Dieu avait suscité un apôtre populaire aussi exceptionnel. On a le droit d'être plus sévère à l'égard des biographes qui, venus après la Grande Révolution, n'ont pas su voir comment la lumière des événements éclairait d'un jour nouveau cette physionomie singulière et en dissipait les ombres.

Quand un biographe, en étudiant son sujet, se trouve en présence, non pas de défauts de caractère qui peuvent toujours s'expliquer, mais d'apparentes extravagances, il devrait se dire que la sainteté ne saurait être, même exceptionnellement, un cas pathologique et qu'elle est même, pour le moins, difficilement conciliable avec un déséquilibre mental ou un simple manque de bon sens. Il est bien osé d'écrire, surtout lorsqu'il s'agit d'un homme public comme l'était Montfort, que la grâce de Dieu s'accommodait de ces misères et, d'un autre côté, c'est risquer de fausser gravement la personnalité d'un saint que d'atténuer ces prétendues excentricités et de n'y voir que des manifestations superficielles. Seul est logique de se demander si ces étrangetés, quelque déconcertantes qu'elles soient, ne sont pas motivées par une vocation spéciale. Celle-ci reconnue, on s'aperçoit que tout s'harmonise admirablement et que ce qu'on aurait voulu supprimer comme une superfluité déplaisante, une verrue, est précisément le nœud de tout.

Malgré les progrès de la psychologie, l'avertissement de Feller et la réflexion qu'il cite du vieux Fleury, l'historien ecclésiastique, demeurent toujours aussi pertinents (2).

« Ceux qui sont étonnés de lire dans la Vie de ce saint (Patrice). des singularités en matière de piété et de mortification, peu conciliables avec nos goûts, nos usages et nos mœurs, ne doivent pas perdre de vue cette réflexion de M. Fleury : Il est à croire que Dieu leur inspira cette conduite pour les besoins de leur siècle. Ils avaient à faire à une nation si perverse et si rebelle qu'il était nécessaire de la frapper par des objets sensibles. Les raisonnements et les exhortations étaient faibles sur des hommes ignorants et brutaux, accoutumés au sang et au pillage. Ils auraient même compté pour rien des austérités médiocres, eux qui étaient nourris dans les fatigues de la guerre et qui portaient toujours le harnais. Mais quand ils voyaient un saint Boniface, disciple de saint Romuald, aller nu-pieds dans les pays froids, un saint Dominique Loricat se mettre tout en sang en se donnant la discipline, ils comptaient que ces saints aimaient Dieu et détestaient le péché. Ils auraient compté pour rien l'oraison mentale, mais ils voyaient bien que l'on priait quand on récitait des psaumes. Enfin, ils ne pouvaient douter que ces saints n'aimassent le prochain, puisqu'ils faisaient pénitence pour les autres. Touchés de tout cet extérieur, ils devenaient plus dociles, ils écoutaient ces prêtres et ces moines dont ils admiraient la vie et plusieurs se convertissaient. Cette réflexion suffit pour expliquer plusieurs singularités qui, dans l'histoire du saint, peuvent offenser des esprits délicats et trop préoccupés des mœurs actuelles ; elle est appuyée par ce mot de l'Apôtre : « Je me suis fait tout à tous pour gagner les hommes à Jésus-Christ ».

Voici en effet ce que le bréviaire romain nous dit de saint Patrice : « Malgré la sollicitude quotidienne de ses églises, son âme indomptable ne se relâchait jamais de la prière. Chaque jour, dit-on, il avait coutume de réciter le psautier en entier, avec les cantiques et les hymnes et deux cents oraisons, d'adorer Dieu en fléchissant les genoux trois cents fois, et à chaque heure canoniale du jour, de se munir cent fois du signe de la croix. Il partageait la nuit en trois parties ; la première récitant cent psaumes avec deux cents génuflexions, la seconde récitant les

(2) Feller. Biographie universelle, article « Patrice ».

cinquante autres, plongé dans l'eau froide, mais le cœur, les yeux et les mains élevées vers le ciel ; quant à la troisième, étendu sur la pierre nue, il la consacrait à un léger repos » (3).

Nous allons retrouver des traits semblables chez Montfort. Il va sans dire que saint Patrice, contrairement aux flagellants fanatiques du Moyen-Age, ne croyait pas nécessaire de se donner en spectacle au public quand il se livrait à de tels exercices. Il le faisait tout simplement parce que tel était son attrait. Il avait besoin de sa bouche, de ses lèvres, de ses yeux, de ses bras, de ses mains, de son corps prosterné, grelottant, douloureux, pour élever son âme à Dieu, ce qui est, évidemment, une conception de l'oraison assez différente de celle de la grande mystique, sainte Thérèse d'Avila. Le Seigneur avait jugé bon de faire l'apôtre de l'Irlande un saint spontanément spectaculaire.

Il n'y a pas plus de deux siècles, Dieu suscitait dans son Eglise un apôtre d'une sainteté au relief plus accusé encore, toute en pratiques extérieures et en comportements bizarres ; un missionnaire qui, sans aucun bruit de paroles, par le seul exemple de sa vie, se classera au nombre des prodiges d'éloquence et des plus grands convertisseurs. Après lui avoir inspiré de commencer des études en vue du sacerdoce, de lire et de relire jusqu'à en rassasier son âme le sermonnaire en dix volumes du P. Lejeune et de tâter même de la vie cartusienne et de la vie cistercienne, Dieu lui ouvre, à vingt et un ans, sa vraie voie, qui est celle de l'instabilité locale et le met sur la route, comme le plus misérable des chemineaux, pour promener à travers une Europe raffinée et jalouse d'égalité sociale, en face des béatitudes

(3) L'année du quinzième centenaire de la mort de saint Patrick, 1961, *L'Ami du clergé* (p. 289) résumait l'article paru à cette occasion dans la *Catholic Gazette* de Londres sous la signature de son directeur, O'Brien, et terminait ainsi : « Patrick fut l'un des ascètes les plus « formidables » de tous les temps. Il avait subi, étant jeune, des privations incroyables, mais plus tard ce fut volontairement qu'il s'infligea des pénitences sans nombre... Dans les antiques légendes, il est question de ses innombrables psaumes, oraisons jaculatoires, génuflexions, signes de croix. « Cela ressemble, observe le P. O'Brien, à un problème pour le psychiatre. » Et pourtant il a, sous ce rapport, un imitateur contemporain, le Frère Willie Doyle. Mais, en réalité, toutes ces oraisons ne doivent pas être considérées comme distinctes et formant nombre. Non, toutes ne constituaient qu'une seule et continue prière, comme le battement d'un cœur chantant inlassablement son amour. » C'est une interprétation, mais nous croirions plus volontiers que Patrick s'était effectivement assigné un nombre déterminé de prières vocales et de gestes empruntés à la liturgie. Une âme portée à ces pratiques extérieures est pareillement portée à en déterminer le nombre. Pour ce nombre exact on ne peut évidemment se fier aux légendes. Mais ce qui frappait chez des ascètes comme Patrick, le côté spectaculaire, elles ne l'ont pas inventé puisque c'est précisément ce qui leur a donné naissance.

du siècle, l'incarnation des béatitudes évangéliques. Car il faut à Benoît Labre une ascèse d'une rudesse effrayante et d'un réalisme extrême : une pauvreté repoussante, des plaies qui suppurent, le grouillement de la vermine, le dégoût des passants, le jeu cruel des gamins, des insultes, des coups, des méprises infamantes, des emprisonnements. Pour nourrir sa contemplation, il saurait si peu se passer de ses sens, du visible, du tangible, qu'il chemine perpétuellement vers quelque sanctuaire de pèlerinage, prenant tout son temps en cours de route pour visiter à droite et à gauche, au prix parfois de longs détours, les moindres lieux de prière : des chapelles rustiques, d'humbles églises de paroisse ou de couvent conservant quelques reliques insignes, des calvaires, des tombeaux de saints. Et là, après s'être abîmé longuement dans la prière, il examine avec le même soin que le ferait un archéologue, tous les détails, lentement pour y butiner son miel ; bien plus il palpe jusqu'aux murs, comme s'il voulait imprégner tous ses sens de la sainteté des lieux et des choses. Il ne lui suffit pas de méditer la Passion du Christ, il la joue autant qu'il le peut, mêlant aux croûtes de sa besace des cailloux qui sans doute représentent le poids des péchés, de ses péchés à lui et des péchés des autres ; gravissant sous un soleil de plomb, pour la seule satisfaction de faire lui aussi sa montée au Calvaire, des collines par les sentiers les plus abrupts, trébuchant même par quelque chemin de montagne sous une croix qu'il s'est faite de deux grosses branches. Sa contemplation est tellement prise dans la substance matérielle des choses que, d'après une confidence faite à son confesseur de Lorette, la méditation du Couronnement d'épines le transportait, sans qu'il pût s'expliquer comment, à la contemplation du mystère de la Vie trinitaire.

Pour lui faciliter l'accomplissement de sa mission, Dieu l'a gratifié de traits physiques qui rappellent étonnamment ceux du Sauveur mourant tels qu'une tradition iconographique déjà ancienne s'est plu à les représenter : une barbe blonde, des cheveux dont les mèches collées aux tempes par une sueur d'agonie descendant le long du visage, une face ravagée par la fatigue et la souffrance, une pâleur de cadavre, des yeux fixés au ciel et dont on n'aperçoit guère que le blanc ou abaissant vers la terre un regard de douceur ou d'affectueux pardon (Voir *Etudes*, octobre 1947).

Patrice, Benoît Labre, Grignon de Montfort, trois ascètes de la même frappe, trois apôtres pareillement caractérisés par le

langage d'action, l'enseignement par les yeux. Malgré une nature autrement riche, il s'en fallut peut-être de peu que le fils de Jean-Baptiste Grignon de La Bachelleraie ne devint simplement un Benoît Labre. Tout jeune ne rêvait-il pas de quitter la maison paternelle et de s'en aller en pays inconnu, mendiant son pain jusqu'à ce qu'il eût la force de le gagner par un métier qu'il aurait choisi, disait-il, le plus vil. Qui sait ? Chiffonnier ambulancier ? marchand de peaux de lapin ? Pauvre hère sans domicile, allant devant soi sans but apparent, mais de hauts lieux de prière, de centres de dévotion, d'humbles monuments chers à la piété populaire, n'en manquant pas un.

Benoît Labre fut envoyé par Dieu à des populations dont la fidélité chrétienne allait connaître, dix ans après sa mort, de terribles épreuves ; Patrice à un peuple barbare. Qu'était, à la venue de Montfort, la future Vendée, particulièrement la Vendée angevine, la Vendée de l'Armée Catholique et Royale, du Rosaire quotidien et même des aspirations au martyre ? Quand on sait à quel degré de paganisme, d'ignorance religieuse, de superstition et de dégradation morale — « des gens qui étaient à peine des hommes » écrit justement Blain (ch. LXVIII) — était descendue plus de la moitié de la Bretagne quand parurent Michel Le Nobletz et Julien Maunoir, il est difficile de ne pas croire que même la partie la plus préservée de la future Vendée avait, elle aussi, un besoin urgent de renouvellement. Ce n'est pas en un siècle qu'avaient pu être réparées les effroyables ruines matérielles et spirituelles qu'avaient laissées là comme partout ailleurs les guerres de religion. Au reste, ce qui demanderait le plus d'héroïsme chrétien à ces populations, ce n'est pas de se lever pour la défense de leur foi mais de se comporter sous les armes en soldats de Dieu.

Pour les y préparer Dieu leur envoya, dans la personne d'un homme qui serait le père d'une lignée d'apôtres populaires pénétrés de son esprit et formés à ses méthodes, non pas un exalté, un déséquilibré, une manière de demi-fou, mais un saint à toute outrance, aux vertus vigoureusement incarnées, une sorte de prophète de l'Ancienne Loi, virtuose, à la façon orientale, du relief et de la couleur, de la mise en scène et de l'action symbolique. Car tel est Montfort : un magnifique génie de primitif, qui pense si bien concret que ni le maniement des abstractions scolaires, ni l'usage de nos langues décolorées, ni les manières discrètes de la civilisation occidentale, ni les efforts de ses maîtres

sulpiciens pour le réduire à la grisaille commune, ne réussirent à désincarner si peu que ce fût son ascèse et sa méthode apostolique.

Il est manifeste que chez lui le spirituel et le sensible sont si étroitement liés qu'il perçoit, qu'il sent, qu'il réagit, qu'il pense et veut avec tout son être ; qu'il ne peut adorer, prier, sans que tout adore et prie en lui, le visage, les yeux, le cou, la poitrine qui éclate, les lèvres qui se collent à un crucifix ou à une image de Marie, les genoux qui fléchissent, le corps qui s'étend les bras en croix, la face contre terre. Trois cents genuflexions par jour, à différents temps, devant une statuette de la Sainte Vierge, en la saluant chaque fois d'un éloge particulier, note Grandet (p. 313). Le crucifix qu'il donnera en témoignage d'amitié à M. Bouic, successeur de Poullart des Places au séminaire du Saint-Esprit, comme ce qu'il avait, disait-il, de plus précieux, était usé de baisers. Il en était sans doute pareillement de la Vierge de métal qu'il avait toujours sur lui, étreignait dans sa main, couvrait de baisers et baignait de ses larmes.

Et ainsi de toutes les affections de son âme, si bien qu'un peintre d'allégories en quête d'un modèle pour figurer, après la dévotion, l'humilité, l'obéissance, la compassion, le pardon des injures, la douleur de l'offense divine, la pénitence, que sais-je encore ? n'aurait eu qu'à le regarder : il lui fournissait tous les traits plastiques caractérisant chacune de ces vertus. Et si l'artiste avait été en peine de quelque scène haute en couleur pour illustrer son idée, il n'aurait eu dans la vie de notre saint que l'embarras du choix. Car point de vertu dont Montfort n'ait fait un spectacle et quel spectacle !

Le voici au cou de son insulteur, le curé de la Chevrolière, l'embrassant et lui parlant si tendrement que celui-ci n'en peut croire ses yeux et ses oreilles. Le voici écoutant avec tant de sérénité de la bouche de Mgr de Beauvau la lecture de la lettre de Marly que le prélat se demande s'il ne joue pas la comédie. Le voici, les habits déchirés, pris aux cheveux et à la gorge par les soldats dont il vient de briser la table de jeu et ne se défendant pas plus qu'un agneau. Le voici, son crucifix à bout de bras, séparant les duellistes, tenant en respect des bandes de vauriens avinés qui le menacent l'épée haute. Le voici rompant les rondes, vidant les cabarets, les tripots et les lieux de débauche, abordant en pleine rue un officier du roi qui blasphème et l'obligeant à

baiser la terre. Le voici faisant tomber à genoux pour demander pardon à Dieu et réciter avec lui le chapelet, danseurs et danseuses, joyeux drilles, dégoiseurs d'impiétés, prostituées toutes tremblantes et en larmes. Le voici mettant en fuite, à lui seul, toute une foire.

Et sa pauvreté, son amour des pauvres, la foi qui lui fait voir en eux la personne même de Jésus-Christ ! Des scènes à défier même parfois le pinceau le plus osé, celle par exemple que surprit Blain pendant ses vacances au Bois-Marquer : le jeune Louis-Marie, caressant, embrassant un gueux dégoûtant, à demi idiot, lui baisant les pieds ; celle-ci encore où le missionnaire, apercevant un vagabond en train de secouer derrière une haie sa chemise grouillante de vermine, lui offre la sienne et enfile avec allégresse, comme la livrée du Christ, la guenille du misérable : trait d'un réalisme plus accentué même, n'est-il pas vrai, que celui qui marqua, à la sortie de Rennes, le départ pour Saint-Sulpice et dont le lecteur n'a sans doute pas perdu la mémoire. Enfin ceci, qui atteint au sublime, mais qui ne tentera certainement ni peintre ni cinéaste (4). L'aumônier de l'hôpital de Poitiers a ramassé dans le ruisseau un malheureux à demi-mort, atteint d'un mal affreux et abandonné là comme une bête. Avec la permission de l'administration, il le porte dans une chambre à l'écart, mais, tout habitué qu'il est à panser plaies, abcès et ulcères, cette fois l'infection est telle qu'il sent son cœur se soulever. Recueillant alors le pus dans un plat, il le porte à ses lèvres et l'avale lentement comme un breuvage sacré ; acte de foi et d'amour qui fut d'ailleurs récompensé à l'instant même : « Jamais, confiera-t-il plus tard à une Sœur de l'hôpital qui avait besoin elle aussi de vaincre ses répugnances, jamais je n'avais rien trouvé d'aussi délicieux ».

Même à la table de personnes de qualité comme Mme d'Orion, châtelaine de Villiers-en-Plaine, il ne peut se passer de ses compagnons habituels, deux mendiants qu'il fait asseoir à sa droite et à sa gauche, les encourageant au besoin à se placer, comme s'ils avaient été les enfants de la maison, dit Grandet (p. 355). Manquent-ils, il sort avec ce mot d'excuse : « Je vais chercher le bon Jésus ». Il boit dans leur verre et, le repas terminé, il les embrasse et les reconduit chapeau bas après leur avoir fait une large aumône. Tous ces misérables sont si bien pour lui le Christ

(4) Grandet, p. 66.

lui-même, l'Homme des douleurs, qu'il ne se rassasie pas de les regarder, de les prévenir d'honneurs, de les choyer, portant les estropiés dans ses bras ou sur ses épaules, embrassant des contagieux, des malheureux, crasseux, malodorants, aux plaies purulentes, coupant les cheveux aux teigneux et en ôtant la vermine. A l'hôpital de Poitiers, il lave à genoux la vaisselle des pauvres, comme le prêtre ne le fait même pas pour les vases de l'autel. Un soir, à Dinan, revenant à son refuge de la Providence, il trouve au coin d'une rue une sorte de lépreux, gisant à terre, rongé d'ulcères, à demi-mort. Il le prend dans ses bras et, arrivé à la maison, comme le Frère, qui n'a pas reconnu le pas plus lourd que de coutume de son maître, hésite à ouvrir, il a ce cri qui explique tout : Ouvrez à Jésus-Christ.

Grandet a réservé la moitié presque de son ouvrage au cinquième et dernier livre qu'il intitule : *De ses vertus en particulier*. Dix-sept chapitres y traitent spécialement de cet objet ; le reste est consacré aux industries apostoliques de Montfort et aux attestations de témoins oculaires. Or, ces pages ne sont qu'un long défilé de pratiques toutes plus concrètes et plus spectaculaires les unes que les autres. On y discerne nettement un homme qui ne conçoit bien la vertu qu'effective et non purement affective. Chez cet homme point de renoncement, simple détachement de cœur ; point de pauvreté sans la condition même du pauvre, du vagabond qui n'a ni feu ni lieu, sans les guenilles du mendiant ; point de mortification s'il n'en éprouve la morsure au vif de sa sensibilité et de sa chair saignante ; point de véritable zèle contre l'offense de Dieu si ce zèle ne descend de la chaire chrétienne où, du vice et du péché, il ne peut en somme flageller que la peinture et ne va les chercher, pour les prendre à la gorge, là où il les trouvera en chair et en os, dans les rues et les places publiques, dans les cabarets, les brelans et autres lieux de désordre.

Si vif est chez notre saint ce besoin d'applications matérielles qu'il y recourt jusque dans l'exercice de l'oraison. Les représentations imaginatives chères aux maîtres de spiritualité ne lui suffisent pas. En a-t-il l'occasion, c'est au réel qu'il va. Dans ses veillées funèbres sur la paroisse Saint-Sulpice, de certains cadavres où la mort accélère son œuvre, se dégagent une telle horreur de vision, une telle puanteur, qu'on a dû les recouvrir entièrement. Voilà bien le moment d'appliquer ses sens et d'une ma-

nière autrement puissante que selon la méthode de saint Ignace. Il s'approche et, découvrant le visage, il se penche, il regarde, il respire, emplissant ses yeux et ses narines. A Saint-Brieuc, chez les Filles de la Croix, son lieu d'élection pour méditer est une cour d'étable. On l'y voit passer des heures entières à genoux sur un tas de fumier infect. Et son arrivée à Paris, quand il s'y rendit encore écolier, pour entrer à Saint-Sulpice ! Lui qui avait tant pensé sur la route à un autre voyage, celui de Joseph et de Marie allant à Bethléem pour répondre, eux aussi, à l'appel de Dieu et ne trouvant au bout de leur chemin qu'une étable pour refuge, le voici qui, à la nuit tombante, atteignant les faubourgs de la capitale, aperçoit tout d'abord un petit trou d'écurie dont la porte grande ouverte lui fait signe d'entrer. Vraiment le ciel le comble ! Comme il sera bien là pour continuer à méditer sur les deux saints voyageurs et goûter bien mieux que par le jeu de l'imagination ce qu'ils connurent alors ! C'est si pareil à Bethléem ! De la paille, du foin, des déjections d'animaux, une odeur de bétail ; combien cela est plus impressionnant que la « construction du lieu » à laquelle son esprit a vaqué si souvent au cours du trajet, selon la méthode que le Père Descartes lui enseigna au collège des jésuites. Il entre et va rester là plus de jours qu'il ne lui en fallait, certes, pour sécher et nettoyer sa défroque de mendiant.

Cet homme du concret, du réel, du direct, du percutant, nous le retrouvons partout dans l'apôtre. Immanquablement il se porte à ce qui parle aux yeux, à ce qui frappe, à ce qui fait choc, surprend le cœur, étonne et déconcerte le pécheur, à l'extraordinaire, à l'inattendu.

Que de traits on pourrait ajouter à ceux que nous avons cités déjà ! A l'hôpital de Poitiers, pour en finir avec un blasphémateur (5), un pauvre qu'il a repris en maintes occasions et sans le moindre résultat, un jour qu'il l'entend sacrer de plus belle il va vers lui et, se prosternant à trois reprises contre terre en demandant pardon à Dieu, il lèche, pour expier le péché de la langue, le pavé où ce malheureux vient de cracher ses blasphèmes ; acte qui eut un plein succès (6). Voyait-il les pauvres de l'hôpital irrités de leur sort ou aigris par quelque correction, « il se mettait à genoux, fût-ce dans la boue, tête nue, écrira

(5) Grandet, p. 65.

(6) Grandet, p. 474.

l'abbé Dubois, son auxiliaire, en leur protestant qu'il ne se lèverait point qu'il ne les vît tranquilles. Aussitôt ils se mettaient eux-mêmes à genoux et demandaient pardon. Il arrêta et apaisa un jour par ce pieux artifice, continue le narrateur, un soldat blasphémant le saint nom de Dieu dans les rues de Poitiers ». On ne trouve pas d'exemple où cette démonstration ait manqué son effet. A la mission de Villiers, au cours du sermon de la plantation de croix, une dame et un chevalier lui coupèrent la parole, rapporte Mme d'Orion, « l'appelant antéchrist, lui disant qu'il séduisait le peuple pour avoir de l'argent et ne débitait que des faussetés, et mille autres choses qui durèrent bien un quart d'heure et demi. M. de Montfort resta comme un terme, les deux mains jointes et son bonnet dessus, d'une tranquillité comme s'il avait écouté quelque discours utile au salut de son âme, les yeux baissés, jusqu'au moment où les deux personnes fussent lassées de parler. Et pour lors, il descendit de dessus cette croix et fut se jeter à genoux, et leur demanda pardon de ce qu'il avait dit qui les eût scandalisés et de les avoir obligés d'avoir tant offensé Dieu. Ils eurent tant de honte qu'ils s'enfuirent sans dire mot ».

Et à côté de ces gestes d'autant plus saisissants qu'ils sont imprévus, des mots qui partent eux aussi comme sous le coup d'une inspiration soudaine. De passage à Rennes, ayant appris que son bienfaiteur angevin, M. de Magnane, est descendu chez M. d'Orville, subdélégué de l'Intendant de Bretagne, il est venu le saluer. Après un court entretien spirituel avec le pieux marquis dans une allée solitaire du jardin, il charme si bien, en parlant des choses de Dieu, Mme d'Orville et sa nombreuse compagnie qu'elle va chercher son mari pour lui faire partager son édification et son plaisir. Mais M. d'Orville n'a aucune envie d'aller entendre un dévot. Elle revient seule. Le temps passe, les heures s'écoulent, l'après-midi s'avance ; en bonne maîtresse de maison elle pense au repas du soir. Mais au fait, se dit-elle, M. de Montfort a-t-il seulement diné ? Elle lui pose la question ; il confesse son oubli. Elle le conduit alors dans la salle à manger, et le subdélégué, qui s'y trouve en ce moment, y demeure par politesse. Mais, au lieu de toucher aux mets qui lui sont servis, le saint homme ne songe qu'à parler de Dieu et des délices du divin amour. Subitement, s'adressant à son hôte : « Monsieur, êtes-vous bien dévot à la Sainte Vierge ? » Et sans attendre la réponse, il tire de sa poche et pose sur la table son inséparable

petite statue ; et se mettant à genoux devant elle, dit à la Mère de Dieu mille tendresses et, pour terminer, la prie de bénir la maison qui reçoit si cordalement un pauvre de Jésus-Christ. Tout abasourdi, M. d'Orville se demande s'il n'est pas devant un faible d'esprit. Il ne l'observe et ne l'écoute qu'avec plus d'attention. Le missionnaire s'est relevé et sur le sujet dont il est plein il engage la conversation avec son hôte. Des choses divines et des choses éternelles il parle avec tant de naturel, une telle flamme d'amour, un accent si familier et si pénétrant que M. d'Orville n'est pas seulement conquis, il est bouleversé. Il remet sa conscience entre les mains du pauvre prêtre. M. Grignon va si bien l'entraîner dans la voie royale qui monte au Calvaire que, le revoyant quelques années après, il le jugera digne d'entendre de sa bouche, au moment du départ, ces paroles qui seront tout son adieu : « Monsieur, je vous souhaite bien des croix ».

Nous avons entendu son mot à Mlle Trichet, la future Mère Marie-Louise de Jésus, dont il vient de recevoir la confession : « Qui vous adresse à moi ? — C'est ma sœur. — Vous vous trompez, ma fille, c'est la Sainte Vierge ». Et sa réplique à Mme Trichet qui lui réclame impérieusement sa fille : « Votre fille Madame, elle n'est plus à vous ; elle est à Dieu ».

Parfois, pour frapper encore davantage, un geste symbolique accompagne la parole. Au séminaire du Saint-Esprit il a des vues sur le réglementaire, un modèle de piété, M. Le Vallois. Un jour qu'il se trouve entouré de toute l'ardente jeunesse de la maison : « Sur lequel d'entre vous, dit-il, vais-je jeter mon sort ? » Puis, se tournant lentement au milieu d'eux, raconte Besnard, et les fixant tous les uns après les autres comme s'il eût voulu lire dans leurs yeux et dans leurs cœurs, il ôte le chapeau du réglementaire, met son grand chapeau plat à sa place et dit : « C'est celui-ci ; il est bon, il m'appartient, je l'aurai ». M. Le Vallois crut qu'il ne s'agissait que de son chapeau qui était neuf. Il ne fut pas longtemps à être détrompé et à comprendre qu'il était question de sa personne. En effet, un instant après, il se sentit un violent désir de se joindre à lui », désir qu'il réalisera sept ans plus tard, ses études terminées et s'étant déjà formé quelque peu au ministère évangélique.

Ne nous trompons pas : spectaculaire, providentiellement spectaculaire, Montfort ne l'est que parce que, pensant concret, il revêt tout de formes concrètes, vigoureusement concrètes, à com-

mencer par ses vertus, depuis sa dévotion jusqu'à son zèle, ainsi que nous l'avons suffisamment vu. Si certains ecclésiastiques, et non parfois des moindres, le soupçonnèrent de n'être qu'un bateleur, un amuseur du peuple et même un comédien de vertu, nous ne serions pas moins dans l'erreur en le regardant soit comme un imaginaire porté au théâtral, soit comme un esprit qui, doué pour les arts plastiques, ainsi qu'il l'était en effet, eût donné plus d'attention aux dehors des choses qu'à leur contenu.

Ce n'est pas pour faire sensation, même en vue d'édifier, qu'il s'affuble comme un gueux, mais parce qu'autrement il ne se sentirait pas pauvre de cette pauvreté qui attire les rebuts et les mépris. Quand il se met à genoux, soit dans la chaire de la Chevrolière pour essuyer la sortie du curé, soit devant les pauvres de l'hôpital pour les apaiser, soit aux pieds de ses insulteurs pour leur demander pardon de les avoir scandalisés, soit au milieu de danseurs ou de pécheresses pour détourner la colère du ciel, soit devant sa sœur pour recevoir d'elle un mouchoir, ce n'est pas plus dans un cas que dans l'autre une simple démonstration mais un acte inspiré par le plus vif sentiment d'humilité. Ce moribond que vous voyez assis dans un fauteuil bien en vue en avant du chœur d'une église comble, un ecclésiastique à sa droite, un autre à sa gauche, collant à ses lèvres, pressant sur son cœur le crucifix qu'étreint sa main crispée, tournant vers le ciel des regards de désir, d'imploration et de confiance, inclinant la tête à droite vers son ange dont il écoute d'une oreille attentive les inspirations, se détournant avec horreur du démon représenté à sa gauche, et s'affermissant contre ses suggestions par des actes multipliés de foi, d'espérance et de charité, ce n'est pas un acteur qui joue admirablement son rôle, c'est un homme qui a tout son esprit concentré sur la pensée qu'il est en réalité à ses derniers moments et que dans un instant il va paraître devant Dieu.

Dans les cérémonies les plus spectaculaires, la procession du renouvellement des promesses du baptême et celle de la plantation de croix, il ne cherche pas, comme ferait un homme de théâtre, à donner seulement l'illusion. Il impose aux acteurs, dont il est le premier, et met sous les yeux de la foule, du réel, un réel brutal et douloureux. Point de faux, de simili ; en dehors de ce qui ne saurait être qu'imagerie, peinture, sculpture, point d'imitation si parfaite qu'elle pût être. Sur les reins des Pén-

tents, non pas des chaînes de carton mais des chaînes qui viennent tout droit de chez le forgeron ; de même, à leurs chevilles, de vrais gros morceaux de fer, et les cordes qu'ils tiennent à la main et les coups qu'ils s'en donnent ne sont pas davantage des cordes et des coups pour rire. Taillés dans un chêne ou dans un châtaignier, lourde est la croix monumentale ; elle meurtrit les épaules, elle enfonce dans la boue glacée les pieds nus des porteurs, elle les presse de tout son poids contre les aspérités et les pierres du chemin. Surtout si le trajet est long, il semble que sa masse augmente à chaque pas. Arrivée au terme, elle ne se dresse qu'à grand ahan.

II. — L'HOMME DES PRATIQUES

Oui, Montfort, cet homme-spectacle, ascète et apôtre, chez qui tout parle et qui fait tout parler, n'est tel que par le besoin qu'il éprouve de tout concrétiser. Aucun de ses aspects qui ne soit marqué par cette exigence de son génie.

En dévotion, il recourt à une multitude de pratiques. Dans son *Traité de la Vraie Dévotion* (116), avant de passer à celle-ci, il en énumère une vingtaine en l'honneur de la Mère de Dieu, dont douze extérieures auxquelles, comme il apparaît à la lecture de sa vie, il se livrait personnellement avant de les enseigner. Il n'oublie pas d'y noter, avec la récitation du Rosaire, le port des chaînettes et l'usage qui lui était cher des genuflexions devant une statue de Marie. Nous citons : 8° lui faire un certain nombre de genuflexions ou révérences, en lui disant, par exemple, tous les matins soixante ou cent fois : *Ave Maria, Virgo fidelis*, pour obtenir de Dieu par elle la fidélité aux grâces de Dieu pendant la journée ; et le soir : *Ave Maria, Mater misericordiae*, pour demander pardon à Dieu par elle des péchés qu'on a commis pendant la journée ».

Dans la procession du renouvellement des promesses du baptême, « on n'admettait personne, note Grandet (p. 408), quelle n'eût un chapelet, une croix et un contrat d'alliance à la main. Tous ceux qui n'étaient pas munis de ces marques de piété et qui n'avaient pas fait leur mission, c'est-à-dire, qui ne s'étaient pas confessés, ou qui n'étaient pas de la paroisse, marchaient confusément et sans ordre après le Saint-Sacrement. » A Fontenay, trente-trois « Pénitents blancs », en souvenir des trente-trois années de Jésus, étaient chargés d'étendre des tapis et des draps au passage du dais pour rappeler le triomphe des Rameaux. En l'honneur de ces mêmes années, il distribuait à la fin de chaque mission de petites croix de papier ou d'étoffe, bénites avec la permission spéciale du Pape Clément XI, sur lesquelles étaient inscrits les Noms de Jésus et de Marie, à tous ceux qui avaient assisté à trente-trois sermons (7).

Autre attirance du concret : bien que pour prier il cherche avidement la solitude et sache que tous lieux sont bons pour

(7) Grandet, p. 101.

« adorer en esprit et en vérité », il est, ainsi que Benoît Labre, comme invinciblement attiré et retenu par ceux que le doigt de Dieu a touchés et que chérit la piété populaire. Ecolier à Rennes, allant en classe ou en revenant, il ne manque jamais d'entrer dans l'église de Saint-Sauveur et de s'agenouiller, parfois pour une heure entière, devant l'image de Notre-Dame des Miracles. A Chartres, où Saint-Sulpice l'a envoyé avec un compagnon porter à Notre-Dame l'hommage et les prières de la communauté, il ne peut s'arracher du sanctuaire vénéré. Il faut lire Blain (ch. XLVI) pour s'imaginer un peu jusqu'à quel point il dut y sentir l'invisible présence de Marie.

« Arrivé à Chartres, il alla, à la hâte, se jeter au pied de l'image de la Sainte Vierge qu'on y honore dans la chapelle souterraine, avec la tendresse et la dévotion la plus sensible. Là, aux pieds de sa bonne Mère, son cœur était content et il pouvait dire avec saint Pierre : *Ah ! qu'il fait bon ici ! Bonum est nos hic esse*. Les moments y étaient courts ; il y demeurerait avec un grand plaisir, il en sortait avec regret ; il lui tardait d'y retourner et le lendemain ne revenait pas assez tôt à son gré. La fatigue du voyage, fait à pied, ne se faisait plus sentir, ou s'il la ressentait encore, le lit n'était pas le lieu propre pour la supprimer, mais l'oratoire de la Vierge-Mère. Il y retourna donc au plus tôt et n'en sortit que le plus tard qu'il put. Il y communia avec une ferveur et une piété que la grâce de Dieu semblait mettre à son comble ; il y persévéra en oraison six ou huit heures de suite, c'est-à-dire depuis le matin jusqu'à midi, à genoux, immobile et comme ravi. L'heure du dîner vint, bien mal à propos, interrompre ce doux repos en Dieu et ces entretiens avec la Sainte Vierge ; aussi, comme il n'alla le prendre qu'avec peine, il en sortit plus tôt avec joie pour les continuer et se replonger dans une nouvelle oraison, qui dura dans la même posture et une égale dévotion, autant de temps que le matin, c'est-à-dire jusqu'à l'heure du soir, heure à laquelle on l'avertit qu'il fallait se retirer ».

Que dut-ce être à Lorette où, en se rendant de Poitiers à Rome, il s'attarda quinze jours ! Un habitant fut si touché de la piété avec laquelle il célébrait la messe qu'il voulut loger et nourrir pendant tout son séjour dans la petite cité un si saint prêtre.

Et quelle impression lorsqu'il arriva en vue de la Ville Eternelle ! Écoutons Grandet (p. 98) qui tient évidemment ces ren-

seignements de M. des Bastières, confident de l'homme de Dieu : « Ayant, à deux lieues de la Ville de Rome, aperçu le dôme de l'église de saint Pierre, il se prosterna contre terre, pleura à chaudes larmes, ôta ses souliers et fit le reste du chemin pieds nus, faisant des réflexions solides sur la manière dont saint Pierre était entré dans cette grande Ville, alors la capitale du monde, sans train, sans argent, sans amis, n'ayant qu'un bâton à la main, et pour tout bien que la pauvreté d'un Dieu crucifié... »

Et à Rome même ! Le P. Dutemps, jésuite, lui demanda à son retour ce qu'il y avait vu. « Rien », répondit-il. Des merveilles de Rome, il en fut comme des merveilles de Paris, au milieu desquelles il vécut quelque dix années en tout sans jamais se permettre d'y jeter les yeux. Mais pendant les trois mois au moins qu'il dut passer dans la capitale de la chrétienté, où l'on ne peut guère faire un pas sans fouler une terre consacrée par quelque miracle ou imprégnée du sang des martyrs ou gardant leurs précieux restes, quelles longues stations, quelles oraisons sans fin, immobile, à genoux, en des lieux que son esprit méthodique s'était fixés d'avance ! Bien qu'il n'en ait peut-être fait la confidence à personne, comment en douter ?

On pourrait croire que, revenu en France avec la bénédiction et le mandat du Souverain Pontife, il allait se mettre immédiatement en campagne. Mais non. Il lui faut auparavant pousser jusqu'au Mont Saint-Michel pour implorer l'aide du grand Archange, et s'arrêter, en passant à Saumur, à Notre-Dame des Ardilliers, son sanctuaire de prédilection. C'est à Notre-Dame des Ardilliers qu'un mois et demi avant sa mort, prêchant la mission à Saint-Pompain, il enverra de cette paroisse, sous la conduite du P. Mulot et du P. Vatel, trente-trois « Pénitents blancs » demander à la Sainte Vierge des missionnaires pour sa Compagnie.

Et pour propager ses chères dévotions, celle à Jésus crucifié et celle à Marie, quel recours au sensible, à l'image, au culte extérieur ! Que de calvaires dressés ! que de statues érigées ! que de chapelles et de sanctuaires restaurés ! Héraut de la Croix et du très saint Rosaire, comme disait son ancienne oraison, s'il le fut à l'égal des plus grands par la parole et par le cantique, il le fut sans concurrent par les procédés matériels et la méthode visuelle. A Pontchâteau, il ne se contente pas d'orner son calvaire de trois chapelles où seront représentés les quinze mystères du

rosaire ; il suspend, autour de la croix, à quinze piliers fixés au mur de la plate-forme supérieure un rosaire immense dont les grains ont la grosseur d'une boule à jouer. D'une façon plus originale encore, il plante autour de l'enceinte de quatre cents pieds, cent cinquante sapins partagés en dizaines par quinze cyprès, majestueux rosaire de verdure et d'ombre. A Sallertaine, à l'entour du Christ de son calvaire monumental, retombait en un triple feston un chapelet accroché au sommet et aux deux bras de la croix. Nous avons vu que déjà dans la chapelle de son ermitage de Saint-Lazare il avait fixé à un agenouilloir placé devant l'autel un rosaire aux grains gros comme des noix, d'une longueur suffisante pour servir à plusieurs personnes à la fois. Dans ses immenses processions panachées d'étendards et d'oriflammes, ce qui dominait, c'étaient ses quinze grandes bannières du Rosaire ; et nous avons dit que, pour en expliquer les mystères, il se servait de quinze tableaux à la manière de ceux de Michel Le Nobletz.

Encore cela n'était-ce rien comparativement à sa façon d'illustrer le mystère de la Rédemption. Au calvaire de Pontchâteau, la croix du Sauveur est peinte en rouge, couleur du sang et de la charité ; celle du bon larron, en vert, couleur de l'espérance, celle du mauvais larron, en noir, couleur du désespoir et de la nuit éternelle. Le misérable se tord sur son gibet et se déchire le cœur. De chaque côté de l'unique entrée un petit jardin carré. Paradis terrestre et Jardin de l'Agonie. Près de la porte un *Ecce Homo*, et à quelques pas, une barrique qu'on remplissait d'eau qu'elle dégorgeait par la gueule d'un serpent, le Serpent d'airain de l'Ancien Testament. Ah ! cher saint, comme vous vous moquiez éperdument des esthètes du jour et de ceux de l'avenir. Artiste, on sait que vous l'étiez jusqu'au bout des ongles et voilà à quoi vous recouriez pour faire entendre au peuple le grand mystère de sa Rédemption ! Ce peuple, vous l'avez pris tel qu'il était : friand de couleurs et d'images, fussent-elles d'Epinal, de symboles rustiques et d'émotions fortes. Vous n'avez point essayé de lui imposer vos goûts à vous au risque de ne rien lui servir d'intelligible et de savoureux. Vous n'avez pas cru qu'en sacrifiant à ses goûts à lui vous compromettiez la dignité de la religion. L'essentiel, le tout pour vous, c'était de l'instruire et de lui toucher sainement le cœur. Vous saviez ce peuple, les femmes surtout, exposé au danger du mièvre et du sentimental, mais, pour l'en garder, vous vous borniez à un réalisme abrupt, sans

jamais descendre, dans votre respect pour le sacré, au difforme et au monstrueux. Des symboles aussi tendres que parlants : la Sainte Vierge enveloppant de son manteau tout un groupe de ses fidèles serviteurs blottis autour de ses genoux ; à Montbernage, la croix de mission couverte de cœurs dorés, et tant d'autres d'illustrations semblables !

En ascèse nous avons assez parlé de ses pratiques extérieures, désespoir de M. Leschassier. Mais c'est par ce moyen, nous l'avons vu aussi, qu'il forme sa fille spirituelle Marie-Louise de Jésus. La manière forte, a-t-on dit. Elle ne paraît forte que parce qu'elle est concrète. En soi elle n'exige pas plus de renoncement que le doux saint François de Sales n'en exigeait de Jeanne de Chantal. Nous verrons la première supérieure des Filles de la Sagesse, bien que d'un tempérament tout différent de celui de son père spirituel, l'imiter si exactement même en ascèse qu'elle en deviendra la parfaite copie. Jusqu'à quel point il savait rompre ses dirigés à l'usage de sa méthode et les faire mettre leurs vertus à l'épreuve des pratiques, nous en avons un exemple frappant dans la personne de M. d'Orville, dont nous parlions quelques pages plus haut.

« La maison de cet homme de bien, écrit Bernard (Livre VI), était située dans un endroit assez écarté appelé la rue haute ; une place assez vaste occupait tout le devant. C'était tous les soirs le rendez-vous d'une jeunesse volage et libertine du menu peuple qui s'y rassemblait pour danser et s'y livrer sans pudeur à des indécences dont auraient rougi d'honnêtes gens. Il y avait bien longtemps que M. d'Orville gémissait de ces désordres sans pouvoir trouver de moyens pour y remédier. M. de Montfort à qui il s'en ouvrit lui en suggéra un : « Donnez-moi, lui dit-il, un maçon avec des matériaux. Faisons une niche bien façonnée au-dessus de votre portail, plaçons-y une figure de la Sainte Vierge, notre bonne Mère, pour ensuite réciter devant cette image le chapelet, et j'ai confiance que bientôt vous verrez cesser tous ces scandales ». Le projet était saint, il ne tarda pas à être exécuté. Les ouvriers furent mis en besogne, et comme on ignorait quel ouvrage ils allaient faire, la curiosité rassembla d'abord auprès d'eux beaucoup de monde. Le concours fut encore plus grand lorsque l'on sut à quoi ils travaillaient. Le bon peuple y venait en foule, non plus par esprit de curiosité, mais par un motif de religion.

« La figure ne fut pas plus tôt placée que M. de Montfort voulut commencer lui-même à réciter le chapelet et pria M. et Mme d'Orville de s'en charger dans la suite. Ils furent fidèles à s'en acquitter et le disaient exactement tous les soirs, prononçant les offrandes de chaque dizaine que le peuple récitait à deux chœurs. Un soir que M. d'Orville s'acquittait de ce pieux exercice, il passa plusieurs personnes de considération dont il était fort connu. Dès qu'il entendit le bruit des voitures, la mauvaise honte et le respect humain mirent le trouble dans ses pensées. La rougeur lui monta au visage et il se sentit fortement tenté de se retirer. Le combat fut si violent qu'il lui prit par tout le corps une sueur qui pénétra jusqu'à ses habits.

L'esprit du mal lui faisait regarder comme un sujet de confusion qu'un homme de son rang parût ainsi dans une place publique, prononçant tout haut des prières à la tête de la populace. Mais enfin l'esprit de Dieu prit le dessus, il s'arma de résolution et de courage, et détournant les yeux des objets qui avaient pu le distraire pour ne les fixer que sur l'image de la Sainte Vierge, il continua le tribut de louanges et de prières qu'il avait commencé à lui rendre. Un effort si généreux le mit pour toujours au-dessus de toute considération. Non seulement il continua depuis à présider à la récitation du rosaire, mais on le voyait aller autour du peuple assemblé pour contenir chacun dans l'ordre et la décence, et même chasser, le fouet à la main, ceux qui occasionnaient du bruit et du tumulte ». Et le P. Besnard termine son récit par cette réflexion : « On ne peut méconnaître à ces traits un disciple de M. de Montfort formé sur ses exemples et ses maximes ».

La façon dont s'enlevaient les instruments de pénitence que débitait le mercier dont il se faisait accompagner prouvaient assez ce que nous savons déjà par ailleurs, qu'il n'en recommandait pas mollement l'usage à ses auditeurs et à ses pénitents. Il ne croit point à l'efficacité des exhortations qui restent dans les généralités. Partout il descend aux détails concrets et met les points sur les i.

Partant pour Rome : « Je prie mes chers amis de Montbernage, écrivait-il aux petites gens qu'il a évangélisés, ... de ne point souffrir impunément dans leur faubourg les blasphémateurs, jureurs, chanteurs de vilaines chansons et ivrognes. Je dis impunément, c'est-à-dire que, s'ils ne peuvent pas les empêcher, en les

reprenant avec zèle et douceur, du moins que quelques hommes ou femmes de Dieu ne manquent pas de faire pénitence, même publique, pour le péché public, quand ce ne serait qu'un *Ave Maria* dans les rues, au lieu de leurs prières, ou de porter à la main un cierge allumé dans sa chambre ou à l'église.

« ... Il faut, mes chers enfants, il faut que vous serviez d'exemples à tout Poitiers et aux environs. Qu'aucun ne travaille le jour des fêtes gardées ; qu'aucun n'étale et n'entr'ouvre pas même sa boutique, et cela contre la pratique ordinaire des boulangers, bouchers et revendeuses, et autres qui volent à Dieu son jour, et qui se précipitent malheureusement dans la damnation, quelques beaux prétextes qu'ils apportent, à moins que vous n'ayez une véritable nécessité reconnue par votre digne curé.

« Ne travaillez point les saints jours en aucune manière, et Dieu, je vous le promets, vous bénira dans le spirituel et même le temporel, en sorte que vous ne manquerez pas du nécessaire. Je prie mes chères poissonnières de Saint-Simplicien, bouchères, revendeuses et autres, de continuer le bon exemple qu'elles donnent à toute la ville par la pratique de ce qu'elles ont appris dans la mission ».

S'il a écrit plus haut : « Ne manquez point d'accomplir et pratiquer fidèlement vos promesses de baptême », ne croyons pas qu'il s'en tienne à ces termes imprécis. Ou bien il s'agit des deux pratiques qu'il note immédiatement après : dire tous les jours votre chapelet, en public ou en particulier, fréquenter les sacrements, au moins tous les mois, ou bien leur avait-il distribué, lors de la rénovation des promesses du baptême, comme il le fera plus tard dans toutes ses missions, une petite feuille portant les résolutions suivantes :

PRATIQUES

*de ceux qui ont renouvelé les vœux de leur baptême,
pour vivre chrétiennement.*

- 1° Je fuirai la danse, la comédie et autres spectacles, les jeux de hasard, le luxe, la vanité, la lecture des mauvais livres, les mauvaises chansons.

- 2° Je n'irai jamais que par nécessité au cabaret et autres lieux dangereux.
- 3° J'irai à confesse tous les mois ou plus souvent, si je puis, par obéissance à un bon directeur.
- 4° Tous les ans en particulier, je recommencerai les vœux de mon baptême, je réciterai le saint rosaire, j'adorerai le Saint Sacrement pendant une demi-heure, et je tâcherai de communier ce jour-là.
- 5° Je dirai tous les jours la petite Couronne de la Sainte Vierge et cinq *Pater* et cinq *Ave* en l'honneur du Saint Nom de Jésus, je garderai ces résolutions jusqu'à la mort.

On voit qu'il ne se contentait pas du *Contrat d'Alliance* dont chacun, pour être admis dans la procession du renouvellement des promesses du baptême, devait, comme nous l'avons dit, tenir à la main un exemplaire qui lui avait été remis après les sacrements reçus, et qu'il avait signé de son nom, contrat rédigé nécessairement en termes plus généreux, dont voici le texte :

CONTRAT D'ALLIANCE (8)

avec Dieu

VŒUX ET PROMESSES

du Saint Baptême

- 1° Je crois fermement toutes les vérités du Saint Evangile de Jésus-Christ.
- 2° Je renonce pour jamais au démon, au monde, au péché, à moi-même.
- 3° Je promets, moyennant la grâce de Dieu qui ne me manquera point, de garder fidèlement tous les commandements de Dieu et de l'Eglise, évitant le péché mortel et ses occasions, entr'autres les mauvaises compagnies.
- 4° Je me donne tout entier à Jésus-Christ par les mains de Marie, pour porter ma croix à sa suite tous les jours de ma vie.

(8) Grandet, p. 395.

- 5° Je crois que ceux qui transgresseront ces vœux sans en faire pénitence seront damnés, et que ceux qui les garderont jusqu'à la mort seront sauvés, en foi de quoi j'ai soussigné.

Fait en face de l'Eglise, dans la paroisse de..... l'an 17...

Qu'évangélisant les faubourg de Poitiers, il se soit ou non servi de ces formules imprimées ou de formules analogues, toujours est-il que, missionnaire de campagne, il ne se contentera pas de faire renouveler les promesses du baptême et de les commenter dans le sermon qui accompagnait la cérémonie, mais qu'il tiendra à marquer sur une feuille souvenir de mission les résolutions les plus pratiques compte tenu du milieu.

Et pourtant quelle mise en scène pour pénétrer ces chrétiens de la gravité de leur engagement (9) ! La procession arrivée à la grande porte de l'église, le missionnaire s'asseyait dans un fauteuil, tenant le Saint Evangile ouvert sur ses genoux et tous ceux qui avaient marché en procession, et non les autres, se mettant à genoux, le baisaient, avant d'entrer dans l'église, en disant : *Je crois fermement toutes les vérités du Saint Evangile de Jésus-Christ*. Entrant alors dans l'église, ils allaient aux fonts baptismaux et, en présence d'un prêtre qui se tenait là comme témoin, les baisaient en disant : *Je renouvelle de tout mon cœur les vœux de mon baptême et renonce pour jamais au démon, au monde et à moi-même*. Cette partie de la cérémonie terminée et tout le peuple étant entré, on se rendait en ordre à un autel où le missionnaire présentait à baiser sa petite statue de la Sainte Vierge après qu'on avait prononcé ces paroles : *Je me donne tout entier à Jésus-Christ par les mains de Marie pour porter ma croix à sa suite tous les jours de ma vie*.

Ensuite, les prêtres, ayant fait eux aussi leur donation à la Sainte Vierge, allaient aux fonts baptismux et entonnaient le Credo que tout le peuple chantait. Puis le missionnaire prêchait. Sur la fin de son sermon, il faisait quelques interrogations au diacre qui tenait le Saint Evangile entre ses mains. Il lui demandait par exemple si l'on pouvait se sauver dans toutes les religions ; quelle était la meilleure, si la catholique était la seule dans laquelle on pût faire son salut, s'il suffisait pour cela de professer la religion. Le diacre ayant répondu à tout, M. Grignon lui demandait quelle était la règle que tout chrétien devait obser-

ver pour mériter le bonheur éternel. Le diacre répondait en montrant au peuple le livre de l'Evangile : « Voici la règle, disait-il, de tous les chrétiens. Quiconque n'en observera pas tous les préceptes et ceux de l'Eglise n'entrera jamais dans le royaume des cieux ». Ce dialogue terminé, le diacre portait le livre au prédicateur qui le recevait à genoux et, le pressant contre sa poitrine, après s'être relevé, achevait son discours avec des accents si brûlants que tous ses auditeurs fondaient en larmes.

Grandet (p. 394), à qui nous empruntons tous ces détails, a commencé par nous dire qu'un de ses moyens pour perpétuer les fruits de la mission « était de faire renouveler les vœux du baptême à tous les pénitents avant de leur donner l'absolution, et même de leur en faire réitérer les promesses à haute voix au milieu d'un sermon, en leur faisant lever la main pour les en faire souvenir, les avertissant qu'ils ne faisaient par là ni vœu ni aucun serment, et que leur engagement de croire en Dieu et de renoncer au démon, à ses pompes et à ses œuvres... n'était pas plus grand en donnant cette marque extérieure de leur renouvellement des dits vœux que celui qu'ils avaient contracté à leur baptême, par la bouche de leurs parrains, et qu'ils étaient obligés de les réitérer et ratifier lorsqu'ils avaient atteint l'âge de raison ». On voit par là quelles précautions il prenait pour éviter que cette cérémonie, qu'il voulait cependant si impressionnante, ne fit pression sur les consciences par une fausse interprétation.

Si nous poursuivions notre investigation à travers les œuvres et entreprises de notre saint, partout nous retrouverions, en dehors même de tout spectaculaire, l'homme du concret, des règlements, des détails pratiques de l'ordre matériel ; fait d'autant plus remarquable qu'en même temps il n'en voit pas moins les choses de très haut, en grand, et que son regard s'étend même au loin dans le temps et dans l'espace. Le voilà jeune prêtre, à Poitiers, aumônier de cette pétaudière d'hôpital. Réforme matérielle avant tout, celle du service des tables à laquelle il tient énergiquement la main. Puis rétablissement des règlements tombés en désuétude et mise au pas des Gouvernantes récalcitrantes. Puis groupement d'un choix de jeunes pauvresses de l'établissement avec imposition d'une règle de religieuses hospitalières : préformation de la Congrégation des Filles de la Sagesse. Et comment prépare-t-il Mlle Trichet au rôle qu'il lui destine

(9) Grandet, p. 409.

secrètement de supérieure de l'institut projeté, par quel exercice pratique des vertus qui font la parfaite religieuse ? Encore le voit-on ne s'en remettre à personne pour toutes les pièces du costume qu'il va lui imposer !

Qu'on lise les deux lettres qu'il adressa, l'une à Marie-Louise de Jésus et à Catherine Brunet, que, sur la demande de Mgr de Chamflour, il avait envoyées à La Rochelle fonder leur première école ; l'autre à Mlle Dauvaise, supérieure des Incurables de Nantes, on verra à quels détails d'ordre matériel il descend ; et toujours la Règle, l'observance de la règle ! En tête des douze alinéas tous numérotés qui composent la première lettre, ces lignes suggestives : « Vous pouvez prendre comme directeur et confesseur Monsieur le Doyen des chanoines pourvu que vous ne fassiez rien et qu'il ne vous fasse rien faire contre vos règles et celles que je vous donnerai ». Et dans la lettre à Mlle Dauvaise : « qu'elles (les personnes qui se dévoueront au service des Incurables) suivent universellement et ponctuellement la même règle et le même directeur, sans qu'aucune, quelque argent qu'elle apporte ou quelque talent qu'elle ait, puisse, par privilège ou condescendance, s'exempter de la communauté, de la règle ou du directeur ».

De l'aveu de tous, écrit Blain (ch. LXXI), il avait un art singulier pour ranger les processions les plus nombreuses et tenir dans l'ordre le cours et les exercices d'une mission (11). Amis et ennemis de sa mémoire, tous lui accordent ce talent et avouent que sur cet article il n'avait pas son semblable ». Pas plus qu'il ne l'avait pour mettre de l'ordre et de la propreté partout où il passait : dans les sacristies mal tenues, dans les églises aux murs lépreux, à la toiture percée, au pavé défoncé, au sol encombré de tombes, dans les cimetières mal clos, souillés par le bétail. Chargé de l'office de maître des cérémonies par M. Leschassier, qui pense le tirer ainsi de son abstraction en Dieu, « il vint à bout, nous dit Blain (ch. XXXVII), d'un ouvrage qui avait été tenté par plusieurs autres avant lui et qu'ils n'avaient pu réussir, ...de ranger et d'ordonner, en se suivant, tout ce qui regarde les offices et les fonctions de diacre, de sous-diacre et d'acolyte, afin qu'on pût s'en instruire et l'apprendre, en trouvant réuni et rangé sous un seul titre ce qui était dispersé sous plusieurs

(11) Des vétérans vendéens diront à Quérard que c'était dans les processions, réglées par les missionnaires de Saint-Laurent selon la méthode de leur Père, qu'ils avaient appris à se ranger et à marcher en ordre.

titres ». En tout lieu et en toute chose il range, il classe, il ordonne. Il a une méthode d'un sens pédagogique remarquable qui lui permet de placer en moins de rien quatre à cinq cents enfants du catéchisme, de contrôler en un clin d'œil les absences, d'interroger tout ce petit monde en une heure et demie. Compose-t-il un cantique didactique, un sermon, les couplets, les points, les divisions et subdivisions rappellent l'impeccable ordonnance de ses cortèges. Tout s'avance dans un bel ordre classique, comme une armée en marche. Et comment consulter ses manuscrits sans en admirer la présentation ? Un texte imprimé ne serait pas réparti plus clairement. Et le tout de cette belle écriture sobre et élégante, ferme sans être trop appuyée, régulière, trahissant parfois la fatigue, mais jamais la nervosité, une cursive facile et reposante, digne de figurer à côté de la célèbre anglaise de Lamartine.

Et comme il ne manque jamais de donner un règlement de vie à ses dirigés, il a commencé par s'en imposer un à lui-même. Nomade, missionnaire, son temps dévoré par le ministère, il a une vie aussi réglée que celle d'un moine dans son couvent. Lever, coucher, repas, multiples oraisons et multiples flagellations, tout est soumis à un horaire exact, articulé aux exercices de la mission ; rien n'est laissé à l'arbitraire, au caprice ou à la ferveur du moment. Blain ignorait quel ordre il gardait dans l'usage de ses divers instruments de pénitence, mais il en avait un. Quand on examine le détail d'une de ses journées, on se demande comment il faisait tenir tant d'occupations dans un cadre aussi étroit. Comment ? Par l'ordre qu'il y mettait. Si sa tenue est misérable, elle ne sent aucunement le débraillé. Il nettoie ses guenilles, il les ravaude, il en est économe et s'applique à les faire durer. Apercevant dans la cour de l'hôpital de Poitiers un minuscule bout d'étoffe qui traîne par terre : « Ramassez cela, ma fille, dit-il à Marie-Louise de Jésus qui l'accompagnait ; c'est le bien de la Sainte Vierge ». Il a le même soin pour ses haillons. Bien qu'il soit plus de trois mois sans changer de linge, il réussit à n'être aucunement incommode à ses compagnons. Lorsqu'il couche, non pas à même le plancher, le carrelage ou la terre battue, mais sur des sarments ou de la paille, n'allez pas croire qu'il fasse sont lit à coups de fourche. Rien de plus propre et de mieux rangé que sa chambrette, de plus soigneusement fait que son lit. A Saint-Pompain, la bru de son hôtesse au château de Villiers, en vraie fille d'Eve, pour avoir le cœur net de ce

qu'on lui a raconté sur son coucher, profite de son absence pour s'introduire dans sa chambre. Rien d'anormal ; le lit ressemble à tout autre. Mais, inspection faite, paillasse et couette ont été retirées. Les deux draps et la couverture parfaitement étendus ne recouvrent que des fagots de sarments.

Ainsi apparaît clairement que Montfort est tout le contraire d'un pur esprit. Rien de moins abstrait que son ascèse, que son enseignement, que sa direction spirituelle, que sa façon d'organiser et de conduire. Des vertus toutes traduites en pratiques extérieures poussées à fond, depuis la plus haute, l'adoration, jusqu'aux plus humbles, celles de l'économie domestique. Point d'enseignement purement intellectuel, uniquement oral, mais la représentation, la mise en scène, l'action symbolique, le tableau, l'image. Point de direction spirituelle ni de plan de réforme ou d'administration s'en tenant aux grandes lignes, mais des règlements où tout est prévu. Le mystique lui-même, le contemplatif n'échappe pas à ce besoin du concret. Lui qui va les yeux clos et s'applique à fermer tous ses sens aux choses extérieures les ouvre tout grands pour les emplir et les saturer des horreurs de la mort et nulle part il ne respire le divin comme dans un lieu que le ciel visita.

Homme-spectacle, chez qui tout parle et qui fait tout parler, Montfort est aussi et non moins fortement, l'homme des applications pratiques et des précisions matérielles. Si nous voyons bien comment ces deux caractéristiques si nettes de l'apôtre populaire tiennent à une même disposition profonde de la nature, qui est de penser concret, Montfort nous apparaît comme un type remarquable d'unité, de solidité et d'équilibre, un instrument exactement calculé par Dieu pour l'œuvre à laquelle il le destinait : l'homme d'une vocation.

Aucune méthode d'apostolat n'exige, outre l'autorité que seul un grand renom de sainteté confère, la maîtrise de soi, le sens de la mesure, le sentiment des situations, la promptitude et la sûreté du coup d'œil, la rapidité de conception, comme l'audacieuse méthode directe qui était la sienne. Pour ne courir aucun risque, il n'en est pas besoin de tant à un ministre de Dieu qui s'en tient à fulminer en chaire et à s'en prendre, de cette hauteur, au blasphème, à la profanation du dimanche, à la danse, à l'ivrognerie, à l'impudicité et autres êtres de raison. Mais se jeter presque quotidiennement dans la bagarre et s'en tirer, en

quatorze années de ce jeu, avec seulement, en tout, trois ou quatre coups de canne administrés par une châtelaine dont on a repris la fille, deux coups de poing reçus, il est vrai, en pleine poitrine de la part d'un officier hors de lui pour quelques observations, cependant bien modérées, sur sa mauvaise tenue dans l'église, et pas même une poignée de cheveux laissée aux mains de soldats furieux devant leur table de jeu en miettes, voilà sans doute qui est digne de la plus haute admiration. Nous aurions bien voulu voir les censeurs de notre saint invités, n'eût-ce été que pour un jour, à faire eux-mêmes la police des mœurs. Mais cela, auraient-ils dit, ne convient pas à des ecclésiastiques. Et pourquoi en effet cela ne leur convient-il pas, sinon parce que, pour s'en acquitter de la façon unique et irréprochable d'un Grignon de Montfort, il leur faudrait ces dons tant naturels que surnaturels qui étaient chez lui — ce serait être aveugle de ne pas le reconnaître — les charismes magnifiques de l'apôtre populaire ?

CHAPITRE XVIII

CE QUE MONTFORT N'EST PAS

Si l'on réfléchit bien à ceci que Montfort pense concret, on n'attribuera plus à un tempérament excessif et à une humeur bizarre sa façon spectaculaire d'être un saint et un apôtre. Pas davantage on ne lui prêterait un attachement servile à la lettre de l'Evangile ni non plus la passion de l'absolu, sinon comme elle se trouve chez tous les saints.

Mais sur ces différents points sa réputation est si bien établie qu'on ne saurait trop s'en éclaircir. Voyons donc.

D'abord est-il l'original que l'on pense communément ?

Nous l'avons déjà dit, toute l'originalité si moquée et si combattue du séminariste de Saint-Sulpice consistait uniquement dans sa manière d'être un saint et déjà aussi un apôtre.

Plus tard, aumônier d'hôpital ou missionnaire, si, en mainte circonstance, il put paraître excentrique et ridicule, ce ne fut jamais non plus que par sa façon de pratiquer l'Evangile et de l'annoncer, invulnérable au respect humain, assoiffé d'humiliations et de mépris. Ce n'est pas par fantaisie et par goût bizarre qu'il porte des guenilles, qu'il boit dans le verre des contagieux, qu'il vide les bassins des alités, qu'il gâche le mortier, qu'il grimpe à l'échelle, une brosse à la main, contre les murs crasseux d'une église, qu'il propose au Frère Nicolas harassé de le charger sur son dos, que dans une prairie, au milieu d'un grand concours de peuple, il prêche perché sur un arbre.

De vertus aussi expressives, à commencer par sa dévotion et son humilité, a-t-on le droit de conclure que, s'il n'avait pas été un saint, on l'eût vu obséquieux, cérémonieux, maniéré, multipliant les courbettes et les grimaces, forçant l'expression en tout ?